

RADFORTH, Ian, *Bushworkers and Bosses: Logging in Northern Ontario, 1900-1980*. Toronto, University of Toronto Press, 1987. 336 p. 17,95\$

Ce livre comble un grand vide dans l'historiographie canadienne. L'histoire forestière canadienne, peu étudiée malgré l'importance de cette industrie sur le plan économique, l'était encore moins sur la question des travailleurs forestiers et de leur rôle dans le développement de l'industrie forestière et de la société canadienne. On peut maintenant se référer à un ouvrage de premier plan pour approfondir la réflexion sur le sujet.

Même s'il traite exclusivement du Nord de l'Ontario au 20^e siècle, l'ouvrage n'en conserve pas moins une portée beaucoup plus large. Nous oserions même dire que la plupart des conclusions de l'auteur sont susceptibles de s'appliquer — avec des variantes qu'il faudrait néanmoins mesurer — à l'histoire forestière québécoise.

La problématique de Radforth s'articule autour de la question de la transformation du procès de travail dans les chantiers d'abattage. D'entrée de jeu, l'auteur prend parti en analysant les causes des transformations technologiques dans les lieux de travail. Se démarquant de la position adoptée notamment par Harry Braverman, selon qui tout est initié et contrôlé par la classe capitaliste (*Labor and Monopoly Capital: the Degredation of Work in the Twentieth Century*, New York, 1974), il reprend à son compte celle de Richard Edwards qui soutient que la lutte des classes et les revendications des travailleurs jouent un rôle qu'il ne faut point sous-estimer (*Contested Terrain: the Transformation of the Workplace in the Twentieth Century*, New York, 1976). Dans les forêts ontariennes, les hommes qui besognent participent activement à la lente mécanisation des opérations et plus globalement à la réorganisation du procès de travail.

En marge de cette réflexion, l'auteur nous convie à un examen des différentes facettes du travail en forêt. Chacune des étapes est présentée avec soin. Décortiqué, le travail en forêt devient un travail qualifié qui, néanmoins, demeure socialement peu considéré, pour des raisons historiques liées à la faible organisation des travailleurs.

Les effectifs se regroupent en trois grandes catégories: 1) les nouveaux immigrants qui, l'automne venu, cherchent un emploi après avoir été manoeuvre, travailleur agricole ou travailleur dans la construction; 2) les paysans et leurs fils, à la remorque d'une économie agro-forestière; 3) les travailleurs professionnels qui s'affairent à la coupe durant l'automne, au halage des billes, l'hiver, à la drave du printemps et l'été, à la scierie. Comment a évolué leur importance respective? Voilà un point essentiel auquel l'auteur ne donne que des réponses partielles. S'il est certain que les paysans ont quitté cet emploi depuis que le travail est devenu annuel, soit depuis les années 1960, il est moins sûr qu'ils aient toujours représenté une nette majorité des effectifs durant

la première moitié du 20^e siècle. Lors d'une enquête menée auprès des entreprises papetières, en 1941, on a constaté que tout juste la moitié d'entre eux étaient agriculteurs. On aurait aimé que l'auteur parvienne à présenter d'autres chiffres et à analyser plus finement l'évolution des effectifs, d'autant plus que cela a certes influencé le degré de mobilisation des travailleurs.

L'histoire syndicale témoigne de cette mobilisation. Elle se déroule en deux temps. Une première phase s'écoule de la Première Guerre mondiale à 1935: c'est la phase pionnière, très critique, dominée par des immigrants finlandais socialistes, lesquels d'ailleurs avaient introduit, durant les années 1920, le «bucksaw». Puis, à compter de 1935, les leaders finlandais sont éclipsés, sans que l'auteur nous en donne la raison, pour faire place à une équipe plus conciliante qui revendique seulement de meilleurs salaires et la sécurité d'emploi. Si ce découpage chronologique a toute sa raison d'être, il en va autrement d'une histoire syndicale dont on ne connaît guère le degré d'adhésion de l'ensemble des travailleurs forestiers. En l'absence d'indication sur le taux de syndicalisation, il convient sur ce plan d'émettre de sérieuses réserves.

Par ailleurs, ces syndicats n'ont pas su empêcher l'introduction, à la fin des années 1910, du salaire à la pièce, imposé aux travailleurs afin de réduire les coûts gonflés par l'inflation de la guerre. En réalité, les travailleurs ont accueilli la chose très favorablement, y voyant l'occasion de majorer leur salaire. Il n'était pas question encore de mécaniser le travail en forêt. La main-d'oeuvre abondante rendait la démarche inutile, d'autant plus que le travail à la pièce peut s'avérer, selon l'auteur, un frein au progrès technique.

Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale qu'on procédera à la mécanisation des activités d'abattage. En un peu plus de vingt ans, les opérations passent du stade artisanal, caractérisé par l'emploi du cheval et de la scie, à celui de la fabrique. On peut déceler trois étapes dans cette marche forcée vers — non pas le progrès — mais un certain progrès. D'abord quelques mots sur les causes. Essentiellement, il s'agit d'un manque de main-d'oeuvre, aggravé par l'éloignement de plus en plus accentué des ressources et par des conditions très favorables de la demande.

La scie à chaîne manipulée par un seul travailleur est la première innovation. Ce sont les travailleurs forestiers qui l'ont popularisée, car les entreprises étaient au départ peu emballées par ce nouvel outil. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la scie à chaîne n'a pas entraîné une augmentation substantielle de la productivité. Dans le bois de sciage, la hausse de la productivité a été plus forte parce que l'abattage pouvait s'effectuer dorénavant par un seul travailleur. Si, dès 1955, les travailleurs se procurent tous à leur frais ce nouvel outil, c'est davantage pour faciliter leur travail en réduisant la fatigue.

L'étape suivante est plus décisive: on remplace le cheval par la débuseuse au tournant des années 1960. Cette fois-ci, cependant, ce sont les entreprises qui achètent l'équipement motorisé. Et, afin de rentabiliser les investissements, on prolonge la durée de la coupe sur toute l'année. Mais les manipulations des billes sont encore trop nombreuses, entraînant des frais additionnels. Aussi, passe-t-on à un système intégré d'abattage. Dès le début des années 1970, on voit apparaître dans les chantiers les «harvesters», ces géants qui coupent, ébranchent et empilent presque simultanément.

Ne nous arrêtons pas aux effets de cette mécanisation sur la santé des travailleurs. Mettons plutôt en relief deux problèmes que pose l'ouvrage: l'absence de données complètes sur l'évolution des récoltes et l'absence d'analyse du phénomène de la sous-traitance. On comprend mal ce silence sur la sous-traitance qui empêche l'auteur de faire des distinctions nécessaires entre les travailleurs des grandes compagnies et ceux embauchés par des sous-traitants. Ces derniers vivent sans doute différemment la mécanisation et la syndicalisation. Quelles sont les stratégies des entreprises à l'égard des deux groupes de travailleurs? Par ailleurs, une prise de vue très fine des récoltes annuelles aurait pu parfaire l'analyse des luttes syndicales et des transformations technologiques. Nonobstant ces lacunes, Radforth a accompli un excellent travail. Un travail de pionnier qui ouvre d'autres voies...

*Département d'histoire
Université Laurentienne de Sudbury*

GUY GAUDREAU